

Fragments,
La lumière de Tchernobyl année 40

« J'ai voulu décrire cette photo jusqu'à ce que sa description devienne autre chose qu'une description : ni un commentaire ni un compte rendu, mais une élucidation. J'ai voulu savoir pourquoi elle me touchait.

La mort y est devenue lumière, pâle et caressante. C'est elle qui nous permet de voir les vivants. » (p. 156)

« Un homme – ou une femme –, c'est indiscernable – dans une combinaison de protection, avec une capuche épaisse et un masque à gaz qui ne laisse rien voir de son visage, pousse sur une route de campagne, au bord d'un champ de ce qui ressemble à des tournesols, un landau. L'angle cache le contenu du landau : on ne peut s'empêcher de se demander si le bébé est pareillement équipé.

Un banc public envahi par la végétation. Mousses envahissant les traverses de bois, feuilles mortes entassées sur le siège, troncs de bouleaux poussant où autrefois les gens s'asseyaient.

Nacelles jaune vif dans la grande roue de Pripyat emmêlées de jeunes branches verdoyantes. Auto-tamponneuses abandonnées sur leur piste couverte de feuilles, de mousses et de débris divers, rouillant sous l'armature métallique qui dessine, depuis que le toit a disparu, un grand quadrillage dans le vide. Esplanade de béton déserte hérissée de pousses de pin et de bouleau.

Salles de classe où restent les pupitres, le tableau noir, des livres, des étagères, des dessins des élèves, au milieu des ruines. Auditorium de l'école de musique de Pripyat aux murs dénudés, au parquet couvert de déchets, aux vitres cassées mais où reste, au milieu de l'estrade, un piano à queue. » (p. 96-98)

Jean-Paul Engélibert, *La lumière de Tchernobyl, année 40*, © Éditions l'Ire des Marges, Collection Imarges, 2026, 164 p.

*** **